



académie salésienne

Les Rendez-vous de l'Académie salésienne

n° 18

***LES ENFANTS DE 1914-1918
RACONTENT LEUR GUERRE
PAR LE DESSIN***

par Jean-Yves Sardella

Conférence du 17 mars 2014

2014

LES ENFANTS DE 1914-1918 RACONTENT LEUR GUERRE PAR LE DESSIN

par Jean-Yves Sardella

Rendez-vous de l'Académie salésienne du 17 mars 2014

1. Introduction

Quand on parle de l'enfance

En ces temps de commémoration du centenaire de la première guerre mondiale, on peut s'interroger et même s'étonner d'un certain silence historique sur le sujet qui nous intéresse ce soir : « Les enfants racontent la guerre... ». Sujet finalement assez peu mis en avant jusqu'à ces dernières années. Cela peut s'expliquer sans doute par une certaine frilosité vis-à-vis de ce qui touchait au spectacle de la violence extrême et celle perpétrée *sur* et *par* des enfants. L'ambition de cette intervention, est bien d'entrouvrir un volet sur l'« enfant-combattant ». La recherche historique demeure encore, sur ce thème, balbutiante. On trouve ainsi peu d'ouvrages sur les écritures enfantines, bien que certains chercheurs se soient depuis penchés sur le sujet.

Leur histoire est celle d'une génération : « la génération Grande Guerre ». Retrouver et mettre en avant les traces d'une parole enfantine sur la première guerre mondiale, peut devenir intéressante pour ce futur que nous représentons, surtout vis à vis des jeunes de notre temps, les « relais » d'Histoire pour demain... Ce serait contribuer à ce que l'histoire de ces jeunes acteurs d'hier devienne plus qu'une histoire racontée par les adultes. C'est aussi et surtout l'histoire d'une expérience enfantine vécue lors d'évènements aujourd'hui, entrés dans l'Histoire et dans laquelle les enfants sont déjà une génération d'acteurs. Les enfants de 1914 sont aussi des enfants du siècle dernier, le XX^e siècle. Ce furent les adultes de 1940, aïeux en l'an 2000 (voire bisaïeux). Je voudrais souligner que ce sujet n'est pas une histoire de l'enfant, ni même de l'enfance pendant la première guerre mondiale, mais bien l'histoire de la propagande de guerre qui lui fut destiné (comportements, sentiments divers...).

Alors par ce fait cette nouvelle approche contribuera à faire entendre une « parole » enfantine et non plus seulement un discours sur l'enfance. Bien sûr, il n'y a pas plus de parole enfantine « pure » qu'il n'y a d'enfance « innocente » : les productions enfantines sont construites, surveillées, parfois encadrées, parfois aussi, autocensurées par les adultes qui l'entourent.

2. Rencontrer la guerre

Pour autant, plusieurs fils viennent relier et étoffer les différents cas de figure traités par les auteurs qui m'ont permis d'aborder ce sujet. Cette intervention ce soir, n'aurait pu voir sa réalisation sans des textes de référence d'éminents spécialistes les plus reconnus tels que, entre autres : Manon Pignot, Annette Becker, Stéphane Audoin-Rouzeau, Jean-Yves Le Naour, pour ne citer qu'eux et recherches dans divers supports (voir sources). Dès lors, la souffrance enfantine en temps de guerre restera un élément central au cours de l'intervention. Ce sera une souffrance qui s'exprimera par les canaux les plus variés : la parole et l'écrit, le jeu collectif ou individuel, le dessin libre ou suscité. L'entrée en guerre est d'abord, pour les enfants, un événement subi qui fait souvent, dans leurs récits, l'effet d'une déflagration. L'annonce de la déclaration de guerre survient brutalement, à l'heure des vacances scolaires, entraînant la manifestation de démarches enfantines volontaires, bien que rarement enthousiastes, pour prendre une part active à cette guerre nouvelle. Le recours à l'écriture en est un bon exemple : il intervient parfois dès les premiers jours d'août, parfois aussi avec un léger décalage temporel ; les enfants abordent cette guerre d'abord par l'écriture avec un choc prépondérant, celui de l'invasion, mais aussi avec la rentrée des classes, véritable moment de retour au réel. Devant les affiches blanches appelant à la mobilisation générale, apposées sur tous les murs de France le 1er août 1914, la première réaction est celle de la stupeur.

En premier lieu, ils sont traumatisés par les premiers récits des réfugiés. De nombreuses cartes postales furent éditées, où l'imagination des artistes se donna libre cours sans grand soucis de la véracité : assassinats d'enfants par exemple et autres atrocités. Sans doute les enfants écrivaient-ils et dessinaient-ils bien avant la première guerre mondiale, cela fut prouvé par des travaux fondamentaux. La thèse de Marion Pignot en est le meilleur exemple de ces dernières années. Sans omettre les travaux approfondis de Stéphane Audoin-Rouzeau et d'Olivier Faron. L'avancée de la connaissance des sources enfantines est désormais suffisante pour nous réorienter vers le thème de la réception, voire la perception, par les enfants, d'un discours de guerre forgé pour eux. Qu'est-ce que vivre la guerre à cinq, dix ou quinze ans ? Quand on est une fille ou un garçon ? Posons-nous la question : « jusqu'à quel âge est-on encore enfant dans ces années 1910 ? ». Les enfants furent sans nul doute un enjeu caché de la guerre. Quand on sait voir, ils sont partout. Dans le courrier des soldats, pour lesquels ils constituent une raison explicite de continuer à « tenir » dans leur portefeuille, où leurs portraits peuvent servir d'ultime sauvegarde pour demander grâce, devant un assaut, quand on n'a pu fuir à temps. À l'arrière, où ils occupent une place centrale et multiforme dans le discours de propagande. Seul nous intéresse ici ce qui fut tenté pour l'enfance – entendons-nous bien – l'enfance et non l'adolescence – entre 1914 et 1918.

C'est moins l'enfant lui-même que nous suivrons que ce qui fut dessiné, écrit et créé pour lui. Ainsi, nous évoluerons dans l'Histoire avec les dessins de ces jeunes écoliers tout au long de cet exposé.

L'impact de la famille

La brisure des liens familiaux est bien effective : des liens conjugaux, liens paternels et filiaux du fait de la séparation. Françoise Dolto, enfant à l'époque, plus tard s'est appuyée sur sa propre expérience pour prendre en charge les traumatismes infantiles pendant la seconde guerre mondiale. L'entrée en guerre a-t-elle provoqué cette « brisure » de la famille, du couple et donc, plus profondément, de la structure familiale ? Si le bouleversement de la famille dû au départ des pères est indéniable, il serait bien téméraire d'affirmer que ces changements furent forcément tragiques, voire négatifs.

3. De l'enfant à l'adulte

Dans les classes populaires il est bien délicat de parler déjà d'adolescence. Le certificat d'étude sanctionne alors le passage à l'âge adulte, c'est-à-dire dans la vie active. La plupart des sources évoquées tout au long des textes, émanent d'enfants âgés de six, treize ou quatorze ans. Dans les classes bourgeoises, le temps de l'enfance est plus étiré, notamment pour les filles. La nécessité de redonner la parole aux enfants de la Grande Guerre s'est en effet imposée à travers une rencontre significative qu'il est important de citer : celle des *journaux intimes*. Ces carnets sont de véritables morceaux de vie qui constituèrent l'élément déclencheur d'une interrogation sur le « moi » enfantin pendant la Grande Guerre. L'utilisation prépondérante des journaux intimes, comme textes mais aussi comme objets, s'étend également aux formes alternatives d'écriture de soi, telles que les dessins et les correspondances. L'expression tant psychique que physique de ces écoliers amène à réfléchir sur le courant de leur vie quotidienne. Là encore, ce type de sources possède ses propres limites : le dessin ne nous dit pas tout, loin de là. Bien des informations nous échappent sur les conditions de sa réalisation, sur son auteur, sur sa signification même. Et pourtant, la lecture du dessin d'enfant provoque un sentiment de plongée immédiate à la fois dans le quotidien de la guerre et dans le regard enfantin sur celle-ci. Comme le journal intime, le dessin nous renseigne autant, si ce n'est plus, sur les représentations enfantines du conflit que sur le conflit lui-même. Le dessin autre forme de parole, autre forme d'expression des sentiments ? Nous y reviendrons. « Mieux connu des historiens de la Grande Guerre, les correspondances constituent un autre lieu essentiel où se dit et se lit l'expérience enfantine du conflit ». C'est donc, surtout par le biais de journaux intimes retrouvés et par les dessins que je vous propose d'aborder cette face moins connue de cette

période d'Histoire. Sans occulter bien sûr, le contexte général, en orbite autour de ces enfants impliqués malgré eux, dans la tourmente. Il va sans dire que tous les éléments concernant cette approche, ô combien vaste, ne pourront être développés.

4. Pourquoi écrit-on un journal intime ?

Une jeune diariste nous répond : *Le journal d'Adèle (1914- 1918)*. Mercredi 9 août 1914 : « Vraiment pour soi-même, d'abord. C'est un compagnon et un confident qui réchauffe le cœur. On peut lui dire toutes sortes de choses intimes et même très bêtes, ou au contraire compliquées, qu'Alette, par exemple, qui est ma camarade de communion et ma meilleure amie, ne peut pas comprendre. Quand je lui ai dit que je tenais un journal, ça l'a étonnée. Elle m'a demandé « Pourquoi faire ? » Bonne question ! Mais quand même, je ne peux pas m'empêcher de penser que peut-être un jour, on le retrouvera au fond d'un grenier, dans cinquante ans, ou même plus, que quelqu'un le lira. C'est drôle de penser ça. Et que peut-être, que ça l'intéressera de savoir comment s'est passée cette guerre. Parce que pour le reste... Franchement, je ne vois pas pourquoi on s'intéresserait aux petites pensées d'une fille de treize ans. (...) Vraiment quand je ferme mon cahier, je me sens plus en paix, même quand je n'ai écrit que trois petites lignes. J'ai l'impression que le temps s'arrête un instant, que j'en garde un petit peu avec moi, et ça me donne de la force (...) ». On peut aussi mentionner le cas du jeune écolier *Yves Congar*, né en 1904 à Sedan, enfant d'une rare maturité. Il réussit, jour après jour, à tenir de juillet 1914 à novembre 1918, sur cinq cahiers, son « journal de guerre » (220 pages). Il y a d'abord noté ses impressions, observations et commentaires. La poésie et le dessin seront aussi présents. Il deviendra plus tard théologien et sera quelques mois avant sa mort, élevé au cardinalat.

Quelques dessins et textes spontanés illustrent bien le contexte du moment :

Les réfugiés :

7 septembre 1914 : « Cette nuit, des réfugiés sont arrivés au village. Ils ont dormi dans notre grange et d'autres arrivent encore ce matin. Ils fuient les Allemands qui ont envahi leurs villages, dans le nord. Ils ont tout perdu et ils racontent des choses terribles ».

L'avance allemande :

8 septembre 1914 : « On a caché le grain au cas où les Allemands viendraient jusqu'ici. Maman a mis du linge dans la malle du linge et des vêtements, s'il fallait partir très vite. Moi, j'ai emballé dans mon cartable ce que j'ai de plus précieux : d'abord ce cahier, dans la poche extérieure, mes mouchoirs, mon livre de classe de l'an passé que la maîtresse m'a permis de garder, mes peignes, ma médaille de première communion ».

La bataille de la Marne :

12 septembre 1914 : « Victoire ! Victoire ! Nos soldats ont gagné la grande bataille de la Marne ». « Il faut garder le moral. La maîtresse dit que c'est un signe de patriotisme ».

Tenir bon :

20 septembre 1914 : « Notre maîtresse nous dit qu'il faut « tenir », nous les » gens de l'arrière ».

5. Témoignages

Il est très difficile de retrouver des témoignages de cette génération, cependant j'ai pu rencontrer leurs enfants, certes, âgés de 80 ans et plus. Parmi ceux-ci, j'en citerais trois de notre village de Francin en Savoie. Je commencerais par les carnets d'enfance de *Henri Planche*, écrivain savoyard qu'il n'est point nécessaire de présenter et ne citerais que quelques lignes sur l'absence d'un père qu'il n'a pas connu. Henri est né en 1915. Le 2 août 1914, son père jeune rédacteur en chef de l'hebdomadaire chambérien *La Vie du Peuple*, doit rejoindre le front des Vosges. Trois lettres reçues. Celle du 8 août 14, fut la dernière. Je cite : « Sur cette ultime lettre écrite au crayon comme les deux précédentes, sur ces mots optimistes, ce message d'espoir, les jours tombèrent lourdement comme une neige de plus en plus dense, de plus en plus froide, accumulant le massif et effrayant silence dans lequel j'avais poussé le cri de la vie que me donnait un mort. Pendant plus de quatre années, la guerre s'éternisa autour de mon berceau qui recevait les larmes d'un tombeau. (...) À présent, je grandissais, les mois passaient et mon père ne revenait pas. Lorsque sonna l'armistice du 11 novembre 1918, son entourage essaya de faire admettre l'horrible éventualité à ma mère qui fit mine de s'y résigner, mais au fond d'elle-même, s'accrocha de toutes ses forces à l'impossible. (...) Je n'ai jamais eu à apprendre ce qu'était la grandeur, je l'ai toujours su en regardant ma mère ».

D'autres habitants de Francin, de mes amis, se souviennent de cette période contée par leurs parents. Ce qui restera le plus récurant s dans leurs souvenirs semble être le tocsin. Il aurait marqué tous les esprits. Par exemple, ce souvenir de la mère de l'un d'entre eux marqué par le tocsin de ce 4 août 1914. Je cite le premier : « Je me rappelle la mobilisation. J'avais 5 ans. Ca, ça m'est resté. Le *tocsin* là-haut à l'église. Mon père était parti à la guerre, ma mère restait avec deux enfants. Mon père a été fait prisonnier. Heureusement le père est revenu ». L'autre cite sa maman : « Ma mère qui avait 10 ans, se souvenait bien de l'émotion considérable quand le tocsin a sonné. Tous les gens s'arrêtaient dans les champs en plein travaux de moissons, ce jour d'août 14. Ce fut une émotion terrible. Les gens se désolaient. Lors de leur départ, nous allions accompagner les poilus de Francin à la gare de Chignin. C'étaient nos pères, nos grands-frères... Elle en a gardé ce souvenir, ma mère. Elle avait

10 ans... ». Autre témoignage : une chambérienne avait 10 ans et se souvient (Marie Thérèse Sauvaget, 92 ans en 1996). Elle se trouvait à une remise de prix, je la cite : « Et au moment même où je récupérais les miens, le j'entendis le tocsin sonner, lugubre, c'était le *Bourdon de Savoie*. J'en ai encore le son dans les oreilles : la guerre ! Muets, nous nous regardions les uns les autres. Et puis, je suis revenue chez moi pour y retrouver une maman bien triste. J'ai déposé mes prix dans un coin, ils ne signifiaient plus rien ». Quand les cloches sonnent à toute volée, il arrive même en certains endroits que l'on se précipite sur la place du village armés de seaux et de récipients pour éteindre l'incendie annoncé, croit-on, par le tocsin. S'il s'agit bien d'un incendie, malheureusement, celui-ci embrase toute l'Europe et l'on ne pourra l'éteindre avec quelques seaux d'eau. « C'est une résignation grave et une angoisse diffuse pour l'immense masse des Français ».

Témoignages ultérieurs de personnes enfants pendant la Grande Guerre

Pour atteindre les enfants qui n'ont pas eu le réflexe d'écriture – faute de temps, d'envie ou de culture littéraire – l'enquête orale s'est imposée. Tout en nous renseignant sur les processus mémoriels de la première guerre mondiale, elles sont fréquemment – et étonnamment – en concordance quasi-totale avec les sources primaires. « La critique de la vieillesse des témoins est sans doute la plus surprenante, constaté depuis longtemps par la gérontologie (...) – ne serait-ce que parce qu'elle ne tient aucun compte du processus d'*hypermnésie* (excès de mémoire : affabulation...). Mais plus encore, la question de la distance temporelle à l'événement étudié semble constituer un faux problème : le filtre du temps n'est pas plus insurmontable pour les sources orales que les filtres professoraux ne le sont pour les sources scolaires. Comme toutes sources historiques, le témoignage oral peut être soumis à la critique et aux procédures d'administration de la preuve. Le témoignage oral ne dit pas plus le « vrai » de l'expérience enfantine que la source écrite ; mais son apport n'en reste pas moins inestimable ».

6. Les dessins

Les dessins de Sainte-Isaure

Alors que le conflit de 1914-1918 fait rage, les instituteurs de l'école Sainte-Isaure et de l'école Lepic à Montmartre proposent à leurs élèves de dessiner la guerre. Les dessins de ces enfants qui ont entre 6 et 8 ans, et 12 et 13 ans racontent la vie de l'école. Les quelque 1 150 dessins d'enfants que possède le *Musée du Vieux Montmartre* constitue une collection unique et exceptionnelle pour atteindre au plus près l'expérience enfantine de la Grande Guerre. La société archéologique et historique des IX^e et

XVIII^e arrondissements, qui possède le Musée du Vieux Montmartre, avait l'habitude d'organiser des concours de dessins d'enfants, en collaboration avec les instituteurs. L'entrée en guerre en 1914 et les bouleversements qu'elle induit dans la vie des écoliers incitent l'association à organiser un nouveau concours de dessins qu'elle collecte puis conserve au Musée. Élèves du cours supérieur, les garçons de l'école de la rue Sainte-Isaure ont réalisé ces travaux en classe, souvent pour illustrer leurs rédactions. Il s'agit donc de dessins de commande, répondant à un sujet imposé par l'instituteur. C'est pour cette raison qu'ils sont la plupart du temps titrés, datés et signés. Le Musée de Montmartre possède également une autre série de dessins : ceux réalisés par des écoliers beaucoup plus jeunes, élèves de la huitième classe, à l'école de la rue Lepic. De facture très différente, moins travaillés, peut-être plus spontanés, ces dessins complètent très utilement les précédents en nous permettant d'élargir le spectre de la classe d'âge étudiée : les jeunes dessinateurs ont entre 6 et 13 ans, c'est-à-dire qu'ils sont exactement dans la tranche d'âge de la scolarisation obligatoire à l'époque. Surtout, ces écoliers sont des petits Parisiens et cette localisation n'est pas anodine. Le monde de l'arrière n'est pas uniforme : vivre la guerre en ville ne constitue pas la même expérience que de passer le temps du conflit à la campagne. De surcroît, pour une ville de l'arrière, la capitale est plus exposée que les autres, aux attaques aériennes ou aux pénuries alimentaires. Pourquoi, me direz-vous, faire dessiner des enfants ? Pour des motivations très variées. Pendant la Grande Guerre le dessin permis d'« encadrer » l'enfant. « Encadrer » au sens de surveillance, de contrôle des débordements mais aussi de mise en valeur d'un espace intérieur pour permettre de se construire ses propres représentations, ses propres images. Nous verrons dans les dessins d'enfants et d'adolescents que la guerre ne se présente pas à tous de la même façon. Parfois lointaine, parfois proche, souvent vécue. Nous allons aborder si vous le voulez bien le contexte de la situation et de la vie de ces écoliers en quatre thèmes illustrés par leurs dessins.

Quatre thèmes principaux s'imposent pour être développés

1. La mobilisation scolaire
2. L'absence des pères
3. Représenter la violence de combat et ses effets sur le corps
4. Le bouleversement de la vie quotidienne (le froid, la faim et Paris sous les bombes)

1. La mobilisation scolaire

Octobre 1914. À leur retour des grandes vacances, les enfants de Paris et de province découvrent une école nouvelle, profondément bouleversée par le conflit qui a éclaté en août. Nombre d'instituteurs sont partis au front,

remplacés pour la première fois par des femmes. À la mobilisation des maîtres s'ajoute celle du matériel scolaire et du contenu de l'enseignement. Les cartes du front font leur apparition au tableau, afin de suivre la progression des troupes jour après jour ; les cahiers sont recouverts de nouveaux protège-cahiers exaltant les spahis algériens ou les tirailleurs sénégalais.

La guerre envahit littéralement l'espace de la classe et le contenu des enseignements : leçons d'histoire et de géographie, dictées d'orthographe, exercices de calcul sont imprégnés par l'actualité. Même les sujets de rédaction sollicitent l'expérience personnelle des enfants, en leur demandant de s'adresser aux soldats qui sont au front. Second lieu de vie des enfants, l'école devient ainsi dès 1914 le vecteur principal d'un discours qui a pour objectif de leur expliquer la guerre et de les mobiliser – au sens propre – pour en faire des « petits poilus » de l'arrière.

Les enfants dessinent donc ce qu'ils entendent chaque jour et partout, reproduisant avec leurs mots et leurs crayons un discours de foi patriotique et de haine xénophobe taillé à leur mesure.

La propagande a une fonction simple : expliquer et justifier cette guerre aux yeux des enfants. Leurs pères, leurs frères combattent pour le Droit, pour la Civilisation, contre la Barbarie. La précision avec laquelle les enfants retranscrivent les codes de la propagande s'explique aisément par l'omniprésence de ce double discours patriotique et germanophobe. Ils sont en effet largement sollicités par l'école, par la presse, par les adultes en général, mais aussi par leurs jeux, leurs jouets, leurs livres d'images et leurs illustrés.

À l'école, la mobilisation passe d'abord par les leçons ; mais elle emprunte aussi des chemins plus subtils comme la gymnastique hebdomadaire ou les quêtes au profit des soldats.

Abordons maintenant quelques dessins assez emblématiques.

Patriotisme: la Revanche

Les dessins expriment un patriotisme exemplaire et confiant. La guerre est juste car elle est d'abord réparation : elle venge l'affront de 1870, la perte de l'Alsace-Lorraine, comme le montre certains dessins où, en arrière-plan, une Alsacienne et des soldats à l'uniforme désuet semble superviser les poilus. Ils soutiennent le poilu dans son refus déterminé d'une paix sans victoire ; car la victoire est proche, à l'image du jour qui pointe à l'horizon.

L'école, propédeutique¹ à la guerre

La leçon hebdomadaire de gymnastique devient, pour les garçons, un entraînement patriotique, tout autant physique que moral. L'objectif est d'abord de développer le corps par des exercices physiques comme les tractions ou les étirements. Il s'agit aussi d'un enseignement théorique sur les techniques militaires, sur l'usage du fusil et l'apprentissage des manœuvres de

¹ Qui facilite l'apprentissage à la guerre.

base. Véritable préparation à la guerre. La leçon de gymnastique encourage les écoliers à se projeter dans leur avenir guerrier, se désignant eux-mêmes comme la « classe 23 » ou « classe 24 », c'est-à-dire la classe d'âge atteignant 20 ans en 1923 ou 1924.

Chacun doit tenir son poste : valorisation du travail scolaire

Le discours de mobilisation des enfants a en effet une intention profondément culpabilisatrice puisqu'il leur rappelle sans cesse que les hommes se battent et meurent pour eux. Toute la rhétorique de la « Der des Ders » – la dernière des dernières guerres – est organisée autour de l'idée que l'on se bat une dernière fois pour que les jeunes générations n'aient plus jamais à le faire. Les hommes au front sont d'abord des pères, des frères, des oncles qui défendent leur foyer en même temps que la Patrie. Les enfants se retrouvent donc, par ce discours, les débiteurs des combattants et doivent se montrer à la hauteur du sacrifice consenti pour eux, notamment en multipliant les « petits » sacrifices et les bonnes actions. Or, ce que les enfants ont à leur portée, pour se montrer de bons petits Français, c'est d'être surtout de bons écoliers. Le thème du « chacun à son poste », repris dans plusieurs dessins sous forme de triptyques, met en avant l'idée d'une « utilité » des enfants dans la guerre. Le discours de mobilisation des enfants qui est, sur le plan collectif, profondément « culpabilisant », agit aussi dans le sens d'une valorisation et d'une association de la jeune génération à l'effort de guerre. Le dessin intitulé *Tout le monde au travail* illustre ainsi l'attribution de postes de travail à chacune des catégories constitutives de la société française : le poilu au front, la femme à l'usine d'armement et l'enfant à l'école. Le pupitre vaut l'établi ; il est surtout le symétrique de la tranchée, comme le suggère la présence des cartes du front derrière les écoliers.

Les nouveaux rôles maternels

Au moment de la mobilisation, les mères essaient de ne pas pleurer devant leurs enfants. À lire les souvenirs d'enfance de la Grande Guerre, le monde de l'arrière est d'abord un monde de femmes. Certains enfants furent élevés sans père, les hommes vivant dans un autre monde. Ils ne surgissaient dans leur vie qu'en de rares permissions. Les enfants, notamment les plus jeunes, baignent dans une atmosphère féminine où les hommes ne semblent pas manquer particulièrement, en tout cas au quotidien. On comprend dès lors la place qu'occupe la question du travail des femmes dans les sources enfantines. Si le rôle des pères est clairement défini – ils combattent – celui des mères, en revanche, est plus variable : à leurs tâches traditionnellement domestiques s'ajoutent désormais des emplois qualifiés habituellement tenus par des hommes. Les dessins de Sainte-Isaure montrent aussi des femmes factrices, conductrices ou aiguilleuses de tramway, livreuses, tourneuses d'obus, etc. Bien sûr, le travail des femmes n'est pas une nouveauté, notamment dans les classes populaires, mais elles sont le plus souvent

cantonnées dans des tâches considérées comme secondaires. Il se systématisera face au départ des hommes et au manque à gagner que celui-ci provoque. En revanche, ce qui est nouveau et frappe alors les esprits, c'est leur embauche dans les usines d'armement, dont les ouvrières sont bientôt désignées sous le nom de « munitionnettes ».

Patriotisme : vision idéale du front

Nombreux sont aussi les dessins à exalter la valeur des combattants français, à travers des scènes de défilés ou de rencontres entre un enfant et un poilu, s'inscrivant souvent dans une logique d'héroïsation et d'idéalisation des combattants. Les sujets imposés obligent les enfants à des représentations convenues de la bataille. Loin du front, informés principalement par la propagande comme tous les Français de l'arrière, les petits Parisiens mettent en scène une vision idéale de la tranchée et de la guerre en général. Ici, point de boue ni de rats, à peine un ennemi ; le poilu mange à sa faim, dort tout son saoul, se lave à l'eau claire et joue aux cartes en toute quiétude.

2. L'absence des pères

La guerre est d'abord pour les enfants une expérience de l'absence. Quelle que soit leur réaction à l'annonce de la guerre – panique ou enthousiasme – la véritable prise de conscience se fait généralement avec le départ des hommes. Les plus jeunes seront marqués par le souvenir du départ paternel. À ce moment-là, la guerre devient tangible. Les enfants comprennent le changement radical de la situation politique et, du même coup, celui de leur environnement familial et familial. Du point de vue de la vie familiale, la Grande Guerre intensifie et étend à toutes les classes sociales une pratique nouvelle, celle de la *correspondance familiale*. C'est sans doute la relation entre les pères et leurs enfants qui se trouve le plus fondamentalement renouvelée.

Écrire pour exister

La lettre comme objet incarne la preuve matérielle et tangible de la présence paternelle. Par le courrier, le père est là : « Cher papa, ne pouvant t'embrasser le matin et le soir, j'embrasse bien fort ta photo et m'endors même avec ». (...) L'objet-lettre, par sa seule existence, agit comme une métonymie du père. (...) Les combattants écrivent d'abord pour eux-mêmes. Aussi pour exister comme pères.

La hantise de l'oubli

Le père exprime toujours la crainte profonde que son souvenir s'estompe chez ses enfants. Tout est bon pour conjurer la menace de l'oubli ; les soldats truffent leurs lettres de formules performatives. Je cite : « La petite Solange doit être bien changée depuis cinq mois. Se souvient-elle encore de moi ? (...) », écrit un soldat à sa femme (1916).

Le recours à l'écriture comme technique de survie, conduit les pères à passer outre à divers types d'obstacles qui auraient sans doute semblé, en d'autres temps, insurmontables. Il s'agit d'abord de la barrière de la langue : tous écrivent, même les illettrés.

L'absence définitive : le deuil

L'absence des pères est une expérience plurielle : après le temps du départ vient celui de l'attente, souvent longue. Attente des nouvelles, puis, à partir de juillet 1915, attente des permissions. Quant au retour, il peut être temporaire ou définitif – pour cause de blessure, d'armistice mais aussi pour cause de mort. L'absence devient alors éternelle et le temps du deuil commence. Dès 1914, année la plus meurtrière de toute la guerre, les enfants font l'apprentissage de la mort de masse. Bien vite, les rues de Paris sont envahies par les signes extérieurs de deuil, souvent impressionnants : voiles noirs des femmes, brassards des hommes, tentures accrochées aux entrées des immeubles. Il occupe de ce fait une place importante dans les dessins de la rue Sainte-Isaure. Les scènes de cimetière semblent émaillées de détails qui attestent la présence des enfants : c'est la boutique d'une fleuriste où une femme vient acheter de quoi fleurir la tombe de son fils, c'est la brouette et le seau d'eau de deux femmes affairées à nettoyer les tombes de « leur » mort. Souvent commandés par le maître au moment de la Toussaint, les dessins dont nous disposons ne sont pourtant aucunement convenus : loin d'une représentation héroïque de la douleur, ils mettent nettement en avant la souffrance, voire la déploration des femmes et des enfants dont ils ont vraisemblablement été témoins. On le voit dans ce dessin qui représente les étapes de l'annonce. *Extraits de J. I. 25 septembre 1914* : « Monsieur le maire est venu ce matin très tôt chez Madeleine J. Je menais les vaches aux champs. Je l'ai vu frapper un petit coup au volet. Et puis, en revenant, je passais devant, j'ai entendu Madeleine pleurer. Clément a été tué. C'est affreux ! Il avait vingt-quatre ans. Maintenant, Madeleine est toute seule avec son bébé. C'est le premier mort du village ». On estime aujourd'hui que les quelque 1 300 000 Français morts ou disparus laissèrent 600 000 veuves et environ 1 100 000 orphelins. La France fait d'ailleurs figure d'exception en créant à partir de 1917 un statut particulier de prise en charge des orphelins de guerre, celui des pupilles de la Nation.

Les adieux

Dans le dessin, sobrement intitulé « le départ », deux personnages : au centre, le soldat déjà en uniforme qui se retourne une dernière fois en agitant son mouchoir ; à l'extrême droite, une femme qui ouvre les bras, dans un geste classique de déploration, comme pour le retenir du haut de son perron. Deux remarques s'imposent ici, qui touchent d'abord à l'extrême dénuement du dessin : il est en effet vide de tout détail sinon un moulin en arrière-plan pour rappeler l'origine montmartroise du jeune dessinateur, mais surtout, sans

doute, pour attester de l'authenticité de la scène ; c'est en effet un procédé récurrent chez les écoliers de Sainte-Isaure, de signifier par des mots ou par des signes que la scène représentée a bien été vécue par eux. Second et dernier élément du décor, deux affiches de mobilisation qui encadrent le soldat et le séparent notamment de son immeuble, c'est-à-dire de son foyer et de sa femme.

Remplacer le père ?

Les permissions ne semblent pas suffisantes pour rendre durablement perceptible la présence des pères : au-delà de leur autorité, c'est bien leur place tout entière qui se trouve remise en question au cours de la guerre, confrontée par exemple aux nouveaux rôles maternels. C'est donc contre un *effacement* du père – qu'il soit mort ou vivant – que certains enfants ont eu à lutter.

Permission : l'émotion des retrouvailles

La rue est aussi un autre lieu de rencontres père-enfant. Retenons ce dessin qui montre un permissionnaire allant chercher son fils à la sortie de l'école. Le mouvement des personnages – qui courent l'un vers l'autre les bras tendus – traduit l'émotion des retrouvailles, vécues comme une explosion de joie et de tendresse. On retrouve ici la dimension inattendue de l'arrivée en permission : les hommes sont encore en uniforme, comme s'ils arrivaient directement de la gare.

Permission : l'importance de l'arrivée

La permission est ainsi le moment des retrouvailles mais c'est également, pour les plus jeunes, l'occasion d'une découverte mutuelle. Le temps de la permission, toujours trop court, concentre ainsi de nombreux enjeux – aussi bien affectifs qu'éducatifs – qui peuvent être parfois déçus. L'arrivée en permission est un important événement en soi, parfaitement isolable, dans les récits, du reste du séjour. La plupart des témoignages décrivent ainsi l'arrivée du permissionnaire sous les traits d'une apparition, en particulier quand les retrouvailles ont lieu au domicile familial. Ainsi, une maman s'adresse à son enfant : « ... Et un de ces jours tu verras un inconnu à la maison, un soldat car il sera en uniforme, et qui se comportera avec maman, quand il la verra, d'une façon bien singulière et bien familière, et qui voudra aussi t'embrasser, et cet homme sera ton papa qui t'aime ». Plus précisément, il s'agit du seuil de la porte. Les enfants dessinent en effet des silhouettes littéralement encadrées, comme saisies sur le vif. Ce choix de cadre traduit ainsi graphiquement le phénomène d'apparition. Encore vêtu de son uniforme, le permissionnaire est comme surpris entre l'extérieur – c'est-à-dire sa vie de combattant – et l'intérieur – le foyer retrouvé. Il serait pourtant illusoire d'imaginer que les permissions sont toujours vécues comme des moments heureux et réussis. Dans son principe même, la permission est précaire : les annulations de dernière minute ou les espoirs trompés ne sont pas rares. Il arrive que les

retrouvailles aient un effet déceptif pour les enfants, déception à la mesure de leur attente et de leur espoir : « Et un jour papa arriva ! Mais il n'était pas gai comme d'habitude... ». L'absence prolongée des pères, a pu aussi parfois, être vécue comme un bienfait ! Certains enfants même, n'espèrent pas spécialement le retour de leur père. Un témoignage, écrit par une femme née en 1911, atteste un désir explicite de ne pas voir revenir le père du front. Je cite : « On aurait été bien avec notre mère, mais nous avions un père qui, dans mes premiers souvenirs, ne travaillait qu'irrégulièrement. Il avait des périodes de beuveries à l'extérieur qui le rendait violent, des fugues d'où il rapportait de moins en moins de paye à la maison. Mais il continuait à procurer de nouvelles grossesses à une pauvre femme courageuse (...). Au bout de quelques mois de guerre, la France secourable aux familles nombreuses libéra le père. Hélas pour nous, car suite à ce retour anticipé, ma mère a eu deux naissances de plus ! ». Exceptionnel, me direz-vous ? Ce récit n'en paraît pas moins très ordinaire tant il décrit une situation sans doute commune à bien des foyers. Sans nous permettre de généraliser en terme de catégories sociales, ce témoignage ouvre une brèche dans une vision uniforme et, du même coup, idéalisée des relations entre les pères combattants et leurs enfants. Il montre en effet combien la perturbation profonde des structures familiales induite par la guerre a pu aussi être vécue comme une chance, voire comme une libération – même temporaire.

Souvenirs du front : lien entre pères et enfants

Un des dessins décrit une pratique courante, attestée par d'autres sources : « Le déballage des souvenirs de guerre ». Les enfants, comme les civils en général, réclament en effet souvent des souvenirs matériels du front : casque allemand, obus vide, douilles de balles... tandis que les soldats prennent l'habitude de fabriquer des petits objets et des bijoux à partir des matériaux guerriers. « Si tu voulais m'envoyer une balle allemande, je serais bien contente », écrit ainsi Françoise Marette (future Françoise Dolto) à son oncle mobilisé.

3. La violence des combats et ses effets sur le corps

À côté de la guerre « rêvée » décrite par la propagande, les enfants ont connaissance d'une guerre « réelle », violente, meurtrière : elle leur est racontée par les combattants lors des permissions ou par des bribes de conversations surprises. Ils en voient les effets sur les corps meurtris des mutilés démobilisés, ou bien encore ils la connaissent pour y avoir assisté plus ou moins directement, comme ce fut le cas pour les enfants réfugiés. On est loin, ici, d'une vision idéale du front. Dans le fonds du musée Montmartre, une série particulière se détache du reste des productions : réunis dans un petit cahier, ce sont des dessins réalisés par la 8^e classe de l'école de la rue Lepic, entre 1914 et 1916. Il s'agit donc d'enfants beaucoup plus jeunes, qui ont sans

doute entre 6 et 8 ans. Le fait qu'il s'agisse d'une autre classe d'âge implique un autre rapport à la guerre et à la mort. Au contraire des *dessins de Sainte-Isaure*, ceux de la rue Lepic ne veulent pas « faire vrai ». Ils n'ont pas le souci du conformisme propre aux enfants plus âgés. Ils représentent le monde tel que chaque jeune enfant le voit. Le trait est souvent rudimentaire et c'est sans doute ce qui en fait la force d'évocation plus grande encore.

La guerre vue par les plus jeunes : blessure au ventre

Chez les plus jeunes, on retrouve une vision manichéenne : les « gentils » (les Français) tuent les « méchants » (les Allemands). Mais, dans leur mode de représentation de la violence de combat, ces dessins des plus jeunes disent aussi le choc de découvrir la réalité de la guerre. On le constate à travers la présence dans chaque dessin d'un ou de plusieurs invariants analytiques : le sang, le ventre, le couteau (la baïonnette), l'entre-deux, c'est-à-dire le combat au corps à corps. Les personnages sont en effet majoritairement blessés au ventre, même quand il s'agit d'une explosion de bombe comme ici. Le ventre c'est le centre archaïque du corps, le lieu des douleurs enfantines.

La guerre vue par les plus âgés : blessure à la tête

La représentation de la mort au combat, tout en restant héroïque, est souvent très concrète et donc très violente. C'est le cas de cette charge franco-anglaise -vu par le jeune dessinateur - au milieu des explosions, les Allemands s'enfuient, poursuivis par des soldats français et anglais (la pipe à la bouche !). Dans cette scène, il y a presque autant de morts que de vivants et la description des blessures est précise : les trois cadavres sont touchés à la tête d'où jaillissent des geysers de sang ; l'un des corps est même décapité. En mer aussi les combats marquent les jeunes écoliers illustrés par des navire explosant sous la torpille du sous-marin... ou les mines (comme aux Dardanelles en 1915). Les pauvres marins survivants, dans l'eau, fuyant le navire en perdition, souvent en flammes.

Vision réaliste du combat : confusion et violence

Les dessins de l'élève Debièvre témoignent de son expérience de petit réfugié belge. Dessinés en 1916, ils rapportent des faits datant sûrement de l'invasion de la Belgique en 1914. Il s'agit donc de souvenirs en partie reconstruits. Mais certains détails (les canons, les explosions) attestent de sa présence passée à proximité du front. Ainsi, les formes impossibles à identifier qui volent à l'arrière-plan pourraient être interprétées comme l'expression d'un effroi indicible. Les dessins sont donc composés pour moitié par ce que l'enfant a ressenti et pour moitié par des scènes convenues.

Le choc des blessures de guerre

Le dessin intitulé « Nos blessés que j'ai vu à Vitry-sur-Seine » (*sic*) présente en effet un véritable catalogue des infirmités de guerre : le bras ou la

main (remplacée éventuellement par une main mécanique), le pied ou la jambe entière, les yeux. On imagine le choc ressenti par le jeune dessinateur devant ces grands blessés, tous médaillés : il les montre d'ailleurs comme retirés du monde, alors qu'au loin le soleil brillant et le laboureur signalent que la vie continue.

Amputation et inversion des générations

Choc similaire ressenti sans doute par le jeune témoin de cette scène de rue – qu'il prend soin de localiser avec précision (« rue Championnet »). Devant le spectacle de ce cul-de-jatte conduit par son fils, n'est-ce pas la choquante inversion des rôles que l'élève Prud'homme a tenté de retranscrire ici ? Le soldat privé de ses jambes est ramené à l'état d'enfance, poussé par son fils qui se retrouve, du fait de l'inversion des générations, en position d'adulte. Au-delà de la mutilation, c'est bien de sa virilité qu'il est désormais privé, alors qu'en arrière-plan les femmes valides sont nombreuses et vaquent à leurs occupations nouvelles pour certaines d'entre elles.

Le retour des pères

Les démobilisations furent lentes, s'échelonnant jusqu'à la fin de l'année 1919. Pour les enfants, la fin de la guerre s'étire, de même, sur plusieurs mois, jusqu'au retour du père. Les circonstances de ce retour ne sont pas toujours aisées à saisir. Les journaux intimes s'interrompent en effet souvent au moment des retrouvailles. Les combattants et leur famille étant plus occupés à vivre l'évènement qu'à le décrire.

Des hommes méconnaissables

Il y a des scènes plus tragiques, où le retour « naturel » des pères est rendu difficile, voire impossible, du fait même de la guerre et de ses conséquences : la séparation, la blessure, le traumatisme. Il s'agit d'abord de combattants qui sont encore de véritables inconnus pour leurs enfants, en dépit de quelques permissions dont ces derniers sont trop jeunes pour se souvenir en 1918.

Une expérience de la douleur

Quand survient l'armistice, les enfants déjà frappés par le deuil éprouvent souvent des sentiments contradictoires, une joie et une peine immense, qui toutes deux s'entrechoquent. L'explosion de joie collective perturbe profondément les orphelins, dont l'enthousiasme est nuancé par la douleur de la perte.

4. Le bouleversement de la vie quotidienne

Guerre *totale*, la Grande Guerre vient perturber durablement les repères familiaux et sociaux des petits Parisiens et leurs conditions de vie

quotidienne : les femmes, nous l'avons vu, remplacent les hommes au travail, la guerre longue impose des restrictions, la capitale est survolée puis bombardée à plusieurs reprises. Les enfants approfondissent ainsi leur expérience de manque et d'insécurité. L'école ne se contente pas d'exiger l'excellence scolaire, elle réclame des enfants qu'ils se privent afin de témoigner à leur échelle, d'une forme de sacrifice. Les petites privations exigées par l'école : friandises, petits loisirs, piécettes de monnaie sont mises en balance avec le sacrifice suprême des combattants, celui du sang. C'est donc à un jugement moral et non seulement scolaire que s'exposent ceux qui ne voudraient pas s'y soumettre. Dans le fonds Sainte-Isaure, une dizaine de dessins illustrent particulièrement bien cet appel au don.

Expérience de la faim : Jardins scolaires et ouvriers

À Montmartre, pour pallier le manque de nourriture, on cultive les « potagers des fortifs ». Situés dans la « zone », c'est-à-dire sur des terrains non-constructibles de part et d'autres des fortifications de Thiers, ces jardins ouvriers permettent aux habitants de Montmartre de compléter le rationnement réglementaire en légumes frais. Les enfants sont particulièrement disponibles pour ces tâches agricoles, surtout le jeudi et le dimanche. C'est d'ailleurs une constante, dans toutes les régions de France, d'employer la main d'œuvre enfantine à ce travail d'approvisionnement complémentaire. Une fois encore, il ne s'agit pas d'un jeu : l'expérience de guerre enfantine est aussi une expérience de la responsabilité. Le « petit poilu » contribue à l'effort de la Patrie !

Expérience du bombardement : Irruption nocturne

Paris sous les bombes. Cependant Paris n'est pas la France : tout en étant représentative de bien des bouleversements de l'arrière, la situation parisienne est aussi exceptionnelle, notamment à travers l'expérience des bombardements. Largement recouverts dans le souvenir collectif par ceux de la Seconde Guerre mondiale, ces bombardements firent tout de même quelque 600 morts et plus de 1 200 blessés. Bilan limité mais dont l'impact mémoriel dépasse amplement la réalité numérique, en particulier auprès des enfants de l'époque qui en conservent le souvenir précis plusieurs décennies plus tard. Montmartre et ses habitants sont donc aux premières loges pour assister aux ballets aériens puis aux pilonnages. À partir de janvier 1918, le rythme des bombardements s'accélère et les alertes font désormais partie intégrante de la vie quotidienne des petits Parisiens : elles peuvent survenir de jour comme de nuit, obligeant alors les habitants de l'immeuble à descendre dans la rue en pyjamas. Expérience sans doute choquante, voire traumatisante, pour bien des enfants que celle du réveil en pleine nuit, dans le bruit des sirènes d'alerte, des sifflets des gendarmes ou des pompiers, à quoi s'ajoutent les explosions et la peur. Peut-être plus encore le spectacle de la peur des

adultes, l'obscurité de la rue puis celle de la cave, la promiscuité enfin avec des inconnus, dans les abris ou dans le métro.

Expérience du froid : la course au charbon

L'approvisionnement en nourriture et en charbon devient une question centrale, permanente et quasiment obsessionnelle. Or le sujet préoccupe autant les femmes que les enfants qui, bien souvent, font la queue devant les magasins se relayant avec leurs mères. La pénurie induit donc des responsabilités nouvelles pour les enfants – garçons ou filles – dont les dessins disent aussi le caractère profondément anxiogène. On le voit dans certains dessins où arriver trop tard pour le charbon n'a rien d'anodin, surtout ce 10 février 1917 : il fait très froid à Paris au cours de cet hiver 1916-1917. La Seine charrie des glaçons. On voit le 4 février la température descendre jusqu'à -15°.

Rationnement à Paris

Les difficultés alimentaires sont accrues à Paris. Les causes en sont d'abord l'occupation du Nord par les troupes allemandes qui coupent la route du charbon, puis aux difficultés générales de production agricole auxquels s'ajoutent les problèmes d'approvisionnement, parfois même de pénurie, et pour finir, la spéculation. Les prix sont très rapidement multipliés par deux, voire trois. Si le contexte n'est pas celui de Berlin (89% d'inflation entre 1914 et 1916), les Parisiens font cependant l'expérience du rationnement. Pour les enfants, le manque de nourriture est une réalité très concrète et leurs dessins le prouvent : files interminables devant les magasins d'alimentation ou de charbon, recours fréquent aux aides de l'État ou de la mairie pour se procurer des vêtements, des chaussures, etc.

7. Propagande (lectures, gravures)

Les enfants sont pris à parti

Préfaces d'ouvrages et d'éditoriaux des périodiques pour enfants, devoirs-modèles des revues pédagogiques, allocutions pour distributions de prix, mandements d'évêques. Autant de textes constitutifs d'un discours adulte destiné à persuader l'enfance que c'est bien elle qui, de 1914 à 1918, donne à la guerre son sens véritable. La presse pour enfants ne disait rien d'autre lorsqu'elle exigeait « que toutes vos pensées, vos actes, tendent, pour votre petite part, à contribuer à la délivrance, à la grandeur, à la prospérité et à la gloire de notre pays bien-aimé ».

Les enfants, outils de propagande durant la première guerre mondiale

Écrivains, chansonniers, dessinateurs, journalistes apportent à leurs œuvres la présence des têtes blondes, tant pour ridiculiser l'ennemi et justifier le père parti au front que pour manifester le mépris d'un petit Français pour un Allemand. Ainsi, on ne compte plus les nombreuses cartes postales à leur effigie qui circulent de l'arrière au front. Tandis que sur l'une d'elles, un petit Français « pisse » dans le casque à pointe prussien, un nouveau-né, baïonnette à la main, surgit d'un œuf bleu, blanc, rouge et hurle pour premiers mots : « Y en a-t-il encore, des Boches ? ».

8. L'école

Dès le 7 août 1914, le ministre de l'Instruction, Albert Sarraut, avertit les instituteurs : « Votre devoir, écrivait-il, est de faire comprendre aux enfants, les événements actuels et d'exalter dans leur cœur la foi patriotique. [...] La première parole du maître aux élèves doit hausser les cœurs vers la Patrie ». Dans les classes, on fait chanter aux élèves les chants patriotiques et héroïques. Entre autres, *Le Chant du départ* et autres classiques... Les instituteurs donnent en dictée *La Dernière Classe* d'Alphonse Daudet, en récitation. *Le Noël d'Alsace* de Chantavoine, en géographie l'étude du Rhin, de l'Alsace, de la Belgique et la carte des opérations militaires. En arithmétique et problèmes, les trains sont ceux des permissionnaires, etc. Toutes les leçons prennent appui sur la guerre. Tel est le souhait du gouvernement français.

Bien sûr, il en est de même de l'autre côté du Rhin. Les livres d'images souvent conçus pour des jeunes allemands n'étaient en rien épargnés par des tendances bellicistes. Ils contribuèrent ainsi à la « guerre des images » que fut le premier conflit mondial. Dans ces ouvrages où l'image constitue en général au moins 50% du contenu, huit sont essentiellement l'expression d'une euphorie patriotique. Une grande majorité des récits sont de la fiction idéalisant la vie du soldat au front. Idem en France. On dédramatise la guerre, tel l'ouvrage qui paraît sous le titre : *Joies d'enfants en cette période exceptionnelle*. Stratégie récurrente pour faire prendre conscience aux enfants qu'ils vivent des moments historiques.

9. L'Église

Pour encadrer les terres de l'enfance, les efforts de la République et de l'Église convergeaient sur bien des points. En matière de patriotisme, cette convergence n'était d'ailleurs pas nouvelle. Mais un même sentiment national ne put créer une homogénéité totale de la « culture de guerre » à la française : son volet catholique conserva sa spécificité d'un bout à l'autre du conflit.

L'Église de France dont l'unité de vue fut très grande pendant la guerre, participa pleinement à l'idée d'un nécessaire dévouement patriotique de l'enfance et c'est avant tout la notion de sacrifice qui l'intéresse dans les mobilisations juvéniles. Aussi on demanda aux mères d'enseigner, au sein de leur famille, le sacrifice de sa propre vie. Ainsi, Mgr Gouraud invectivait-il ses ouailles en ces termes : « Quand il faut sacrifier son sang, et même sa vie, le patriotisme peut paraître coûter à la nature. Cependant c'est jusque-là qu'il doit monter, et c'est jusque-là qu'il faut élever l'âme de l'enfant et de l'adolescent pour lui apprendre son devoir ».

10. Les lectures enfantines et les jeux

Les lectures enfantines, massivement contaminées par les nouvelles préoccupations guerrières, furent également un vecteur privilégié de la mobilisation des plus jeunes. Loin d'éloigner l'enfant des théâtres de la guerre, le monde de l'écrit et de l'image qui, dès les balbutiements de la presse pour enfants, a su intégrer certains débats du champ politique et certains problèmes extérieurs et se donne pour mission de renforcer massivement l'intégration de l'enfance au conflit.

Les collections de l'Historial de la Grande Guerre attestent une réalité frappante : la très grande profusion de jouets et de jeux de société en lien avec la guerre. Jeux et jouets, livres d'images, coloriages, découpages, livrets de chansons : c'est tout l'univers enfantin qui est contaminé par le discours de mobilisation. L'objectif est de toucher *tous* les enfants, quel que soit leur sexe ou leur âge : Un enfant se souvient de : « cet abominable jouet qui a réjoui une ou deux année de son enfance qui représentait un « coq gaulois » monté sur une flexible tige d'acier dont chaque mouvement le précipitait, bec en avant, sur le casque à pointe d'un soldat allemand au visage grotesque ». Ainsi il est à constater les deux ressorts essentiels recherchés pour entretenir la culture de guerre enfantine qui sont : la xénophobie à l'encontre du peuple ennemi associé à la brutalité.

Pour la très petite enfance sont également édités, dans les trois puissances « alliées », des « alphabets » destinés à l'apprentissage de la lecture et dont chaque lettre se trouve liée à un ou plusieurs termes du vocabulaire de guerre. En ce qui concerne la France, la production en ce domaine est assez riche avec l'ABC des trois couleurs (qui associe « A » à « aéroplane », « abri » et « artillerie », « B » à « baïonnette », « C » pour « canon », etc ...). De nouvelles versions des contes de Perrault, version « guerre » sont publiés.

11. Les jeux dans la presse enfantine

La presse pour les enfants proposait également un large échantillon de jeux du même type : en 1915, *Mon Journal* offrait à ses lecteurs le « jeu de la tranchée », le « jeu des chiens de guerre », le « jeu du 75 », le « jeu des Dardanelles », le « jeu de la prise du fort »... Même Guignol était investi par la culture de guerre, comme le montrent certaines marionnettes militarisées destinées à évoluer dans de nouveaux décors en forme de champs de bataille. Aussi, dans les magasins parisiens et ceux de province, on pourra trouver un très grand choix de jouets, de poupées et même de petits uniformes, reproduction parfaite de ceux des combattants. Les catalogues d'étrennes du Bon Marché, du Magasin du Louvre ou du Printemps proposent des pages entières de « costumes militaires » français et alliés, parfois aussi d'infirmières pour les petites filles. On découvre ainsi dans les vitrines ou catalogue pour Noël au milieu des jouets traditionnels comme les poupées et les trains, quelques modèles guerriers : tank, sous-marin dans un aquarium, etc... Les enfants les admirent à travers les vitrines mais ne les possèdent pas.

On comprendra sans peine l'intérêt porté aux loisirs enfantins par le discours de guerre : atteindre l'enfant jusque dans ses derniers retranchements, au cœur de son univers. L'industrie du jouet, relayée par les grandes enseignes et par la presse enfantine, investit immédiatement le terrain guerrier. La guerre pénètre dans les jeux, qu'il s'agisse des traditionnels jeux d'imagination comme « le gendarme et le voleur » adaptés au goût du jour, ou de jeux vraiment nouveaux, directement inspirés par des scènes vécues ou entendues.

En revanche, si le jouet a sans doute raté son objectif, le jeu de guerre, lui, est au cœur des sources et des témoignages. Toutes les sources concordent en effet, sur ce point : les enfants ont tout de suite et pour longtemps joué à la guerre. De nouveaux jeux apparaissent en effet dans les cours d'école dès la rentrée 1914, qui sont directement influencés par le nouveau contexte de guerre. Dans son journal de guerre, une directrice d'école indique les nouveaux jeux de ses petits élèves : le « drapeau », où deux camps – français et ennemi – s'affrontent, l'« infirmière », ainsi que des jeux manuels, comprenant la confection de poupées serbes, de petits bonnets de police, de blouses et de manteaux d'infirmières, de musettes de soldats, des grenades avec des chiffons roulés et ficelés, voire des boules de terres. On s'aperçoit que jouer à la guerre devient une forme d'entraînement paramilitaire : « l'exercice des futurs poilus ».

12. Un peu d'Histoire avec Bécassine et les Pieds Nickelés

De nombreux périodiques pour la jeunesse voient le jour, d'autres disparaissent. *La Semaine de Suzette* fait partie des plus suivies. La contamination guerrière reste limitée dans le célèbre hebdomadaire,

d'inspiration chrétienne, destiné aux filles de bonne famille, mais lu aussi dans la petite bourgeoisie, qui évite tout excès de langage, trop brutalement antiallemand et toute évocation trop crue de certaines violences de guerre : il n'empêche que les aventures de *Bécassine*, bande vedette de *La Semaine de Suzette*, s'inscrivent désormais dans le contexte du conflit avec *Bécassine pendant la guerre* (paru en album en 1916), *Bécassine chez les Alliés* (1917).

Le cas de *L'Épatant* est tout aussi probant avec, entre autres, la parution des aventures des *Pieds Nickelés* qui se situaient déjà dans un contexte de guerre avec : *Il y a du monde aux Balkans*, paru en épisodes en 1913. Cependant, tout en évoluant au milieu des différents protagonistes des guerres balkaniques, les héros de Forton restaient fidèles à leurs habitudes en cherchant dans la guerre toutes occasions de profit personnel et non à combattre dans un camp ou dans l'autre. Qu'à cela ne tienne ! Après 1915, les héros de Forton ne sont plus les mêmes qu'avant 1914. Ils changent carrément et deviennent patriotiques : « Les aminches, nous sommes français avant tout. Il n'y a donc pas à hésiter. Du moment qu'il s'agit de taper sur les Boches, nous sommes là ». De là, de nombreux épisodes ridiculisant « ceux » d'en face.

Un autre magazine dont on peut parler : la revue enfantine *Fillette*. Publiée en 1909 par les frères Offenstadt, célèbres éditeurs parisiens, qui, dès le déclenchement du conflit prend une tournure très patriotique et s'attache à diffuser la propagande « anti-boches » et à soutenir le moral des filles de soldat.

Conclusion

Au cours des années 1914-1918, en France notamment, et dans une moindre mesure dans d'autres pays européens, il a paru, pour les adultes, parfaitement naturel voire même sain que les enfants soient intégrés à la guerre, qu'ils y soient même intégrés le plus étroitement possible. Comme nous l'avons vu, ils vivaient une époque remarquable ! La guerre « ferait du bien » aux enfants, pensa-t-on. Elle les transformerait en une génération exceptionnelle destinée à devenir des adultes EUX AUSSI exceptionnels.

Que retenir de cette traversée au sein de l'enfance en guerre ? D'abord le constat – *surprenant* – d'une très grande concordance entre les différents récits. Journaux intimes, lettres, souvenirs d'enfance et témoignages oraux se rejoignent en effet sur la plupart des thèmes abordés, contrairement à ce que l'on aurait pu craindre des effets de la « barrière du temps ». Avec la Grande Guerre, c'est encore le souvenir d'une autre guerre qui affleure ce constat évident : les enfants de 1914 sont les adultes de 1940 et il est très riche de significations historiques.

Il reste cependant à souligner que ce thème fut repris lors des travaux réalisés par les *époux* Françoise et Alfred *Brauner* sur les dessins d'enfants en temps de guerre, dont les bases furent posées par eux pendant la guerre

d'Espagne en 1936, puis systématisées et développées après la seconde guerre mondiale. Ils expliquent ainsi que, depuis un siècle, on a appris à connaître la genèse et les particularités de chaque élément du dessin, tel que le « bonhomme », la « maison », « l'arbre », etc... Autant d'éléments fondamentaux et d'invariants graphiques constitutifs, sur le papier, de la représentation du monde de l'enfant. Or la guerre bouleverse l'ordre du dessin : « Ainsi lorsqu'un enfant représente de lui-même une maison – sa maison en feu – c'est généralement le signe d'un traumatisme réel ». Or, loin d'être un écran, la mémoire de la seconde guerre mondiale fait apparaître le précédent conflit comme un moment constitutif de ressorts caractéristiques de l'expérience de guerre enfantine au XX^e siècle.

Sources et bibliographies

Ouvrages de références :

Pignot, Marion. *Allons enfants de la Patrie : génération Grande Guerre*. Paris : Seuil, 2012.

Pignot, Marion. *La Guerre des crayons : quand les petits Parisiens dessinaient la Grande Guerre*. Paris : Parigramme, 2004.

Audoin-Rouzeau, Stéphane. *La Guerre des enfants (1914-1918) : essai d'histoire culturelle*. Paris : Armand Colin, 1993.

Aprile, Thierry, Thers, Nicolas et Wintz, Nicolas. *Pendant la Grande Guerre : Rose, France (1914-1918)*. Paris : Gallimard Jeunesse, 2004.

Caumery. *Bécassine pendant la Grande Guerre*. Paris : Gautier-Languerau, 1978.

Caumery et Pinchon, J.-P. *Facéties et bonne volonté de la gentille Bécassine...* Paris, 1915-1947-1997

Forton, Louis. *Les pieds nickelés s'en vont en guerre*. Paris : Vuibert, 2013.

Du Bouchet, Paule. *Le journal d'Adèle*. Paris : Gallimard Jeunesse, 1995.

Guéno, Jean-Pierre et Clévenot, Axel. *Mon papa en guerre : lettres de pères et mots d'enfants (1914-1918)*. Paris : Les Arènes, 2003.

Klochender Georges, Le Naour, Jean-Yves. *Cartes postales de poilus*. Paris : First, 2008.

CDRP Amiens

Bibliographie :

Brauner, Alfred et Françoise. *J'ai dessiné la guerre : le dessin de l'enfant dans la guerre*. Paris : Elsevier, 1991.

Gervereau, Laurent. La propagande par l'image en France, 1914-1918. Thèmes et modes de représentation. *Images de 1917*, sous la dir. de Laurent Gervereau et Christophe. Prochasson. Nanterre : BDIC, 1987.

Pourcher, Yves. *Les Jours de guerre : la vie des Français au jour le jour entre 1914 et 1918*. Paris : Hachette, 1995 (Pluriel).

Vallaud, Pierre. *14-18, la première guerre mondiale*, t. I et II. Paris : Fayard, 2004.

Thiercé, Agnès. *Histoire de l'adolescence*. Paris : Belin, 2001.

Dolto, Françoise. *Correspondance (1913-1938)*. Paris : Hatier, 1991.

Témoignages (Savoie) :

Planche, Henri Planche. *L'absence d'un père*.

Archives et Bulletin Amis de Montmélian et de ses environs (texte Jean-Yves Sardella, 2005)

Bulletins Amis du Vieux Chambéry

Archives-textes et entretiens avec M. Léon Armand et Marcel Mariat (2003), de Francin (Jean-Yves Sardella, août 1914)

Archives communales de Francin

Fonds des dessins :

Les fonds Sainte-Isaure conservés au musée du Vieux Montmartre et école de la rue Lepic, XVIII^e arrondissement de Paris (*EVE Fonds de Sainte-Isaure*)

Parigramme : www.parigramme.net

Fonds de René Huygue

Fonds privés consultés

Achévé d'imprimé
au premier trimestre 2014 sur
les presses de l'imprimerie Photoplan

Éditeur : Académie salésienne (association)
Conservatoire d'art et d'histoire
18 avenue de Trésun 74000 ANNECY
Directeur de la publication : Laurent Perrillat
Imprimerie : Photoplan, 9bis, rue de Malaz, 74600 Seynod
Parution : mars 2014
Dépôt légal : à parution
Prix : 2 €
N° ISSN : 2265-0490